

DOMINIQUE DROUIN
avec la collaboration
de Anne Boyer

Alicia

Roman

CHAPITRE 1

Tandis qu'elle maintient sa paume droite sur le dos de sa fille, condition essentielle pour que son enfant n'éclate pas de nouveau en sanglots, Alicia fouille fébrilement de la main gauche tous les recoins du lit, entre les draps, même sous le matelas...

— Maman la cherche, ta suce, ma Romy. Elle va la trouver, ce sera pas long.

Enfin ! Coincé contre la tête du lit et enroulé dans un pan de la couette, le précieux morceau de plastique se révèle. Alicia l'agrippe et le glisse dans la bouche de sa fille. La poulette se tait, calmée. *Je l'ai trop gâtée*, ne peut s'empêcher de penser la jeune maman tandis qu'elle sort doucement de la chambre, évitant tout bruit susceptible d'alerter son petit ange. Elle ne veut pas revenir une cinquième fois de suite...

— Elle est sur le point de s'endormir, dit-elle non sans fierté à Geoffroy.

— Super, ça ! Viens te coller ici, il y a un bon film à la télé...

Blottie contre son amoureux, Alicia profite d'un rare instant de calme et d'immobilité. À peine a-t-elle le temps de s'intéresser à l'histoire qu'un geignement la sort du récit.

— C'est pas vrai...

— Cette fois-ci, c'est moi qui y vais, décrète Geoffroy.

Restée seule devant le téléviseur, Alicia se demande si elle a bien fait, au bout du compte, de prendre un si long congé de maternité. Quatorze mois. Elle qui tenait tant à ce que sa fille passe sa première année avec sa maman se dit que c'était peut-être une mauvaise idée. Peut-être a-t-elle trop couvé Romy? C'est peut-être ce qui explique l'anxiété manifestée par sa fille depuis qu'elle fréquente la garderie. La séparation est tellement difficile, et pour elle et pour la petite. Est-il possible que la garderie ne soit pas la meilleure formule pour Romy? Geoffroy a toujours prétendu qu'il vaudrait mieux embaucher une gardienne, une personne qui viendrait à la maison pour s'occuper de leur fille. Il a d'ailleurs beaucoup apprécié le temps où Raymonde, sa mère biologique, habitait avec eux et veillait au bien-être de sa petite-fille. Mais une fois sa belle-mère repartie en Haïti, Alicia s'est opposée à l'embauche d'une gardienne privée, invoquant le fait qu'un jeune enfant laissé seul en compagnie d'une adulte se retrouve sans défense, ayant elle-même vécu de très mauvais moments en compagnie de sa propre mère. Et puis tout le monde envoie ses enfants dans un service de garde et cela fonctionne très bien. Aussi a-t-elle tenu tête à son chum, insistant pour que sa fille fréquente un Centre de la petite enfance où les éducateurs sont encadrés et rarement seuls avec les enfants. En dépit du fait qu'elle ait eu gain de cause, elle garde tout de même une pointe d'incertitude. Et si elle avait eu tort? Et si sa fille ne s'adaptait pas...

Alicia recentre son attention sur l'écran de télévision. Prise par l'histoire, elle ne se lève pas pour aller jeter un coup d'œil à la chambre d'où plus un son ne lui parvient. Dans les bras de son papa, sa fille s'est assoupie et son chéri aussi...



Le mois de juillet est jusqu'à présent très chaud et ensoleillé. On pourrait battre des records, dit-on. Au volant de la voiture, l'esprit léger, Réjanne fredonne *La ballade des gens heureux*. Philippe sif-

flote. L'air de Gérard Lenorman ne pourrait pas mieux convenir à leur escapade de deux jours dans un coin du Vermont. Amoureux et heureux, ils savourent la plénitude du moment.

— Moi qui avais peur de m'ennuyer à la retraite ! dit Philippe, souriant.

— Quand on n'a pas de soucis de santé ni d'argent et que nos enfants vont bien, acquiesce Réjanne, il nous reste juste à profiter de la vie.

En effet, Sacha, leur fille aînée, connaît un succès incroyable avec sa plomberie pour femmes, au point de refuser des clients. Du côté des garçons, Geoffroy a son Café Vert bien en main et Théo va de succès en succès avec DuoBzzzz. De plus, depuis que Philippe a vendu son commerce, son niveau de stress a considérablement baissé et ses problèmes de santé se sont résorbés. Enfin, Réjanne a l'esprit en paix pour ce qui concerne la fondation qu'elle a mise sur pied en Haïti et que Bétiane, la sœur biologique de Geoffroy, son fils adoptif, gère avec succès.

— Notre existence est parfaite ! Tellement que c'en est quasiment ennuyant, lance Réjanne, avec un brin d'ironie au coin de l'œil.

— Sais-tu, je pense que j'aime ça m'ennuyer, moi ! répond Philippe sur le même ton blagueur. Et attends qu'on soit rendus à l'auberge, ça va être encore plus plate !

Les deux éclatent de rire.



— Sylvie m'a prévenue à la dernière minute qu'elle ne pourrait pas rentrer ce matin. Je ne sais pas ce que j'aurais fait, tout seul pour le service du déjeuner.

— Tu te serais débrouillé, Geoffroy, répond Katia, l'amoureuse de son oncle Régis, en attachant son tablier. Là, dis-moi ce que tu veux que je fasse.

— Si tu pouvais vider le lave-vaisselle pour commencer. On n'a plus de tasses.

— Pendant que Katia va faire ça, moi, je vais t'aider à sortir les tables, propose Régis, déjà affairé.

Geoffroy procède à l'ouverture, tandis que son complice de toujours relate les derniers exploits de Léo, le fils de Katia, qu'il aime comme le sien et qui s'est inscrit comme aide-moniteur au camp de jour de la ville, mais dans le groupe des filles, cette fois, car il poursuit ses démarches vers un changement de sexe.

— Les jeunes de son groupe l'achalaient au début, mais il s'est fait une amie. Ça lui donne confiance et les autres le sentent. Moins tu te fais écœurer dans la vie, moins t'acceptes qu'on t'écœure, on dirait bien.

— C'est super, Régis. Il est tellement fin, Léo, dit Geoffroy, tenant deux chaises au bout de ses bras.

Ça a été une vraie bonne idée, ça, la terrasse. J'ai quasiment doublé mon chiffre d'affaires, cet été. Perdu dans ses pensées, Geoffroy ne voit pas Assad, le cuisinier nouvellement engagé, arriver à son tour au Café Vert. L'homme met la main à la pâte, sans qu'on ait besoin de le lui demander. Bibi, son caniche miniature aux poils roux, s'assoit à la porte du café, observant son maître qui s'active. *Ça aussi, ça a été une bonne initiative d'embaucher Assad à la cuisine. Les clients n'ont jamais aussi bien mangé.*

Les tables et les chaises bien disposées à l'extérieur sonnent le moment de l'ouverture. Geoffroy remarque, sur le coin de la devanture, un autocollant apposé sur la vitre. D'un coup sec, il arrache l'adhésif et l'examine : « Le Québec aux Québécois ! » y est maladroitement écrit à la main et, en arrière-plan, le drapeau de la province et un poing levé en l'air sont dessinés. *Quel drôle de message*, pense Geoffroy un peu étonné. Il sort une guenille de sa poche arrière et essuie en partie les restes de colle laissés sur la vitre.



En cette belle journée du mois de juillet, Alicia décide de faire une balade avec sa fille, qui ne s'est pas fait prier pour se lover dans la

poussette. Le soleil, chaud et brûlant, n'a pas empêché les gens du coin d'organiser leur vente-débarras, comme la Ville le permet à certains moments de l'été. Alors qu'elle s'arrête chez l'un et chez l'autre pour jeter un coup d'œil, elle aperçoit non loin Ingrid Harrison en compagnie de sa belle-sœur. Les deux filles flânent, tout comme elle, en regardant les objets à vendre. Elles se font un signe de la main et s'approchent timidement pour échanger les politesses d'usage. Alicia ne cherche pas à éviter celle qu'elle a autrefois blessée. Elle ne peut effacer le passé; tout ce qu'elle peut faire désormais, c'est se montrer avenante, et ce, même si Ingrid, sous ses airs cordiaux, maintient ses distances avec elle.

Je la comprends, pense Alicia en échangeant des banalités avec les deux jeunes femmes.

— Allô, Alicia, dit Ingrid.

— Allô, Ingrid, allô, Marie-Pier. En visite à Granby? demande gentiment Alicia.

— Je peux juste pas manquer les ventes-débarras, dit Marie-Pier.

— On n'en a jamais sauté une depuis qu'on est hautes de même, confirme Ingrid.

— Allez, je continue, moi. Je vous souhaite une bonne journée.

— À toi aussi, répondent les deux filles.

Elles poursuivent leur chemin, chacune de leur côté.

Ingrid a eu beau faire tous les efforts pour se montrer aimable, il restera toujours quelque chose de cet épisode terrible entre elles. *J'ai quand même voulu la tuer*, se dit la jeune femme, désolée de cet accès de jalousie qui l'avait poussée à attaquer Ingrid au couteau. Son geste l'a menée jusqu'en prison! Elle non plus n'oubliera jamais ce qui s'est passé et gardera toujours une crainte. *Je peux aller loin quand je perds les pédales*, admet-elle en soupesant les assiettes de service à vendre en lot de cinq pour un dollar.

— Hey! Wow! Alicia...

Elle reconnaît tout de suite cette voix.

— Valérie?

— Toi, ma maususse, lance-t-elle en émergeant de derrière un support à vêtements, tu avais dit que tu viendrais me voir ! Moi, j'ai perdu ton numéro de téléphone !

— Et moi, j'attendais que tu m'appelles, rétorque Alicia du tac au tac.

— Tu vois, on est dues pour se retrouver ! Regarde donc qui est là avec sa maman ! Allô, Romy !

Toujours aussi flamboyante dans sa robe d'un vert éclatant, cintrée à la taille et aux volants retombant en mouvement de cascades, son amie ne semble pas revenir de ce nouveau hasard qui les force encore une fois à se croiser.

— Je suis trop contente, lance Valérie en insistant en longueur sur le o, comme pour en exagérer un peu plus la portée...

— Moi aussi.

— Viens-t'en ! Je t'emmène manger chez Ben la bedaine ! Le connais-tu, ce restaurant-là ?

— Oui, oui, c'est sûr...

— Plante tout ça là, d'abord. Tu vas me conter comment ça va... As-tu repris ton travail ? Tu devais, il me semble... Puis ta fille, elle va bien ? Elle est plus grande que quand on s'est vues ! Belle Rominette !

Alicia se met en marche aux côtés de son amie à qui Romy sourit d'aise.



Geoffroy serre avec vigueur la main du père de famille, immigré depuis un an, qui a quitté sa Syrie natale pour s'établir à Granby avec son épouse et leurs cinq filles. À partir d'aujourd'hui, Assad devient officiellement l'un des employés permanents au Café. C'est ce que Geoffroy vient de lui annoncer, espérant que cette sécurité, offerte à l'un des meilleurs travailleurs qu'il lui ait été donné d'embaucher, donnera à son cuisinier l'envie de rester à long terme et de faire carrière au sein de son établissement. En restauration, les bons cuisiniers sont précieux.

Heureux de la réaction positive de son employé, Geoffroy est trop distrait pour voir, dans le coin le plus en retrait de son établissement, un client à la mine sombre, un homme solidement bâti, un tatouage au bras sur lequel est écrit «Le Québec aux Québécois!», avec en arrière-plan le même dessin maladroit du drapeau et du poing levé vers le ciel.

Le client porte la main à sa poche. Il en tire un vingt dollars encore fripé de ses réserves et pose le billet sur la table. Ensuite, il se lève, salue vaguement et quitte l'établissement d'un pas lourd.



Au départ, Alicia aurait voulu simplement répondre aux questions posées par son amie qui, abordant la question de la maternité, cherchait à savoir si elle avait déjà fait une fausse couche. Sa réponse à peine formulée, voilà que Valérie la questionne de nouveau et voilà qu'elle s'abandonne à son envie de dévoiler ce qu'elle a gardé secret depuis des mois. Valérie l'écoute avec attention, ce qui la pousse encore plus à continuer. Une fois qu'elle ouvre les vannes, elle ne peut plus s'arrêter. Ça lui fait tant de bien de se libérer du poids du silence! Tandis qu'elle raconte, elle a l'impression de revivre les événements.

— J'étais allongée, prête pour mon amniocentèse. Super calme. Aucune mauvaise sensation, rien. J'étais vraiment positive.

— Tu en étais à combien de semaines, à ce moment-là?

— Dix-neuf semaines. Le temps des Fêtes approchait. J'étais en forme, de bonne humeur... La technicienne s'est installée pour me faire le test. Je savais qu'il y avait des risques que l'examen déclenche une fausse couche. Mais j'étais confiante. Tout allait bien se passer. L'échographie avait montré une légère anomalie et le médecin avait voulu investiguer. *Rien de grave, ne vous inquiétez pas*, qu'il m'avait dit.

Alicia se replonge dans les sombres souvenirs de l'année dernière. Elle ressent de nouveau l'aiguille, insérée dans son ventre,

et la douleur intense et tellement difficile à supporter qui avait semblé durer une éternité. À ses côtés, Réjanne avait serré sa main, grimaçant avec elle, souffrant avec elle. Geoffroy n'avait pas pu l'accompagner ce jour-là, mais comme la grossesse se déroulait sans accroc, elle était sans inquiétude et avait convenu avec lui que c'est sa mère qui serait auprès d'elle pendant l'examen. Une fois l'amnio complétée, elle n'avait plus qu'à se rhabiller et à retourner chez elle. Son obstétricien lui communiquerait les résultats. Elle avait eu un mauvais pressentiment, comme si, de loin, un fantôme s'était mis à rôder autour de sa tête.

— Trisomie 21. Mon docteur avait les larmes aux yeux quand il nous l'a annoncé quelques semaines plus tard.

— Cette fois, Geoffroy était avec toi? *Gosh...* j'espère, lance Valérie exaspérée.

— Oui, il était là. C'est comme si on avait reçu une brique en pleine face.

— Wow. C'est donc bien triste.

— On a décidé de ne pas le garder...

Un lourd silence suit. Chez Ben la bedaine, c'est tranquille. Tout le monde semble parti vaquer aux occupations de fin de semaine. Romy s'est endormie dans sa poussette, une frite à la main. Valérie agite sa cuillère, écrase une larme avec son papier-mouchoir. Elle paraît vraiment touchée. Alicia apprécie cette compassion dont elle a tant besoin.

— J'ai eu un avortement thérapeutique. Il a fallu qu'on se décide vite parce que les vacances de Noël s'en venaient, puis que l'hôpital aurait moins de personnel et qu'on ne pourrait pas faire cette intervention-là pendant les vacances des Fêtes...

Leur cœur leur disait de garder l'enfant, mais leur raison penchait pour s'en défaire. Encore aujourd'hui, Alicia se demande souvent s'ils ont pris la bonne décision. Mais il est trop tard.

— Quand on est sorti de l'hôpital, on a décidé de ne pas le dire à tout le monde. Les parents de mon chum étaient au cou-

rant, parce qu'ils ont gardé notre petite, mais c'est tout. Personne n'est au courant. On a parlé d'une fausse couche.

— Mais vous avez consulté un psychologue ?

— Non, non. On n'a vu personne. Geoffroy se sentait tellement coupable, il ne voulait plus en reparler. Il est adopté, tu comprends. Pour lui, notre choix était encore plus difficile à vivre.

— Je suis pas certaine de te suivre, là. C'était aussi dur pour toi.

Alicia hausse les épaules. Elle n'a pas la force de s'expliquer.

— Ça m'a fait du bien de te raconter ça, Valérie. Merci de m'avoir écoutée. Mais t'en parles à personne, OK ? Il y a juste toi qui sais...

Levant la main droite, Valérie jure de garder le silence. Alicia reprend un air joyeux.



Ils émergent de la voiture, fatigués par la route, mais ravis de leur séjour en amoureux. Comme on est entre chien et loup, Philippe se demande si le trait de lumière qu'il a cru apercevoir dans la maison ne serait qu'une illusion d'optique.

— C'est peut-être Sacha qui est venue nourrir le chat, suggère Réjanne.

— Elle aurait allumé la lumière ? rétorque Philippe, pas du tout convaincu.

Philippe porte une main à sa poche pour attraper ses clés, tandis que Réjanne s'avance avec son petit bagage, rigolant et parlant fort. Tout à coup, la porte d'entrée de leur maison s'ouvre pour laisser passer une personne qui, surprise, tente de cacher son visage dans le capuchon de son coton ouaté, tout en tenant entre ses mains un coffre à bijoux.

— Sacha ? s'exclame Réjanne, saisie.

Philippe a le réflexe de tirer sur le capuchon. Des cheveux longs se libèrent, tombant en boucles sur les épaules de la voleuse qui, se

sentant piégée, lance son butin par terre et s'enfuit à la course. Philippe part derrière la fugitive, laissant Réjanne seule et perplexe, encore ahurie par ce qui vient de se produire.



Tandis que son employé raconte sa version des faits dans un français encore approximatif, Geoffroy essaie de rester calme. Assad dit qu'il n'a rien remarqué parce qu'il s'est occupé de rentrer les journaux fraîchement livrés qu'on laisse à l'usage des clients. Comme chaque matin, il s'est présenté à la cuisine à l'aube, a mis sa routine en marche, modelant ses boules de pâte maison, qui feront les petits pains ronds tellement appréciés de la clientèle. Il répète combien il est heureux que son patron lui fasse confiance au point de lui remettre un double des clés du commerce, de lui permettre de procéder à l'ouverture. Une fois les miches au four, il a quitté la cuisine pour aller replacer les chaises. Alors qu'il s'affairait, il a remarqué, tout au bas de la devanture, un collant apposé de l'extérieur. Cela lui a semblé étrange, car d'habitude les gens qui veulent faire la promotion de leurs produits au Café Vert demandent la permission d'afficher et l'obtiennent généralement. Assad a essuyé ses mains sur son tablier, est sorti à l'extérieur, curieux de voir de quoi il pouvait s'agir.

Le slogan qu'il a lu sur cet autocollant lui a mis les larmes aux yeux. Le Québec aux Québécois! Assad s'est tout de suite senti directement visé par ces quatre mots, tracés d'une main maladroite et mal assurée. Il n'est pas québécois, mais il fera l'impossible pour le devenir. Il le jure à Geoffroy et tente de se disculper d'être syrien et d'avoir quitté un pays en guerre.

— Tu n'as pas à te justifier, c'est correct, Assad. Pas de ta faute...

— Je veux... la paix. Le bonheur pour ma famille.

— C'est pas des niaiseries écrites sur un bout de papier qui vont changer ça. Arrête de t'en faire. C'est OK...

Il pose une main sur l'épaule de son cuisinier et l'invite à reprendre le travail.



Après une nuit houleuse et plutôt courte, Réjanne double la quantité de grains moulus qu'elle laisse tomber dans le filtre de la cafetière. Philippe ne semble pas très réveillé, lui non plus. Ils auront besoin d'une bonne dose de caféine pour se mettre sur le piton.

— C'est hier soir qu'on aurait dû les appeler, grommelle Phil en prenant place à table.

— Philou, reviens pas là-dessus. Il était tard, on était fatigués par la route. J'avais besoin de me coucher et de dormir.

— J'espère qu'on n'a pas trop attendu. Et que le rapport va être bon pour les assurances.

— Il n'y a rien eu de volé...

— C'est peut-être dans deux semaines qu'on va se rendre compte qu'il manque quelque chose.

— OK, on fait comme tu veux.

Réjanne ignore ce qui l'y pousse, mais depuis la veille elle hésite à mettre la police au courant de leur histoire. Elle sait que Philippe a raison et qu'il faut porter plainte, néanmoins, une voix en elle lui souffle de résister. Mais, cette fois, il est trop tard pour s'opposer encore, car la sonnette de la porte d'entrée se fait entendre. Philippe se lève pour aller répondre aux policiers. Elle reste à la cuisine, s'occupe de préparer le déjeuner. De loin, elle entend son époux relater les événements de la veille, la surprise, puis la peur qu'ils ont vécues.

Les agents vont et viennent dans la maison. Ils observent, posent des questions, prennent des empreintes digitales sur le coffre à bijoux. Réjanne répond du mieux qu'elle le peut aux questions des agents. Quand arrive le moment de faire une description du suspect, elle se concentre, ferme les yeux et revoit les cheveux blonds tomber en boucles épaisses sur les épaules d'une personne

au visage juvénile. C'est précisément ce qui lui brise le cœur : elle a l'impression de dénoncer une enfant. Aussi, une fois sa déposition terminée, loin de se sentir soulagée, elle reste avec un sentiment de culpabilité lourd et désagréable.

— Ça prend du *guts* pour entrer chez du monde, dans leur maison, pour les voler. Il faut que tu en aies vraiment besoin. Je regrette qu'on ait porté plainte.

— Voyons, Réjanne, tu peux pas être sérieuse, là. De toute façon, les chances qu'ils retrouvent la voleuse sont tellement minuscules, fais-toi pas de chagrin. C'est juste pour les assurances. On va avoir un rapport.

— Oui, c'est juste pour les assurances, répète Réjanne. Il faut-tu qu'on soit assez à l'argent.

— Arrête... Si ça se trouve, notre cambrioleuse est déjà loin.

Philippe s'approche et l'enlace. Elle mesure sa chance de jouir d'une certaine aisance et de savoir que ses propres enfants n'ont pas besoin de voler pour survivre. *Mais tout le monde n'a pas ce privilège*, se dit-elle en pensant à tous ses petits en Haïti, qui grandissent dans un orphelinat avec le strict minimum. *La misère n'est pas que là-bas, elle peut se trouver ici, toute proche*. Et voilà que lui réapparaît le visage de la délinquante qui a croisé leur chemin la veille...



Alicia tourne le bouton de la poignée de la salle de bains, l'unique endroit où elle peut trouver un peu de quiétude dans les bureaux d'Esprits libres. Enfin seule, elle s'appuie sur le rebord du lavabo et prend le temps de respirer à fond pour se calmer. Elle tremble de rage. Saisissant son téléphone cellulaire dans la poche de son pantalon, elle pose l'index sur son application de relaxation et la met en marche : inspire, expire, inspire, expire... Une fois qu'elle a recouvré un peu de contenance, elle compose le numéro de Geoffroy.

— Sais-tu ce qu'il a trouvé de nouveau pour me faire suer, le maudit Jocelyn? Il a décidé qu'il s'occuperait des dossiers de communication des plus gros clients. Et qu'il me laisserait les petits...

— Ouain...

— C'étaient mes clients! Mes démarches à moi!

— Tu peux pas en parler calmement avec ta patronne?

— C'est ce que j'ai fait! Elle m'a dit que, pendant mon congé de maternité, ils ont réparti tous les dossiers.

— Ils pouvaient pas tout arrêter pendant un an, Alicia...

Le ton qu'il prend pour lui parler l'enrage encore plus. Elle n'a pas cinq ans et n'est pas en train de faire une crise infantine.

— C'est parce que tu réalises pas ce que ça veut dire, Geoffroy. Ça, c'est une affaire qui s'ajoute aux autres. Ça fait même pas un mois que je suis revenue, puis j'en ai déjà plein mon casque.

— Chérie, essaie de trouver du positif.

— J'ai assez le goût de tout planter là puis de rentrer chez nous!

— Tu t'ennuierais. Donne-toi du temps, OK? C'est normal que tu vives une adaptation.

— Il faut que je te laisse, là, il y a quelqu'un qui attend pour les toilettes. Bye.

— Bisous. Je t'aime.

Frustrée de ce qui lui semble un manque d'empathie de la part de Geoffroy, Alicia est soulagée de raccrocher. Elle hésite un instant, puis compose le numéro de Valérie. Entre filles, c'est tellement plus facile de se comprendre.

— Allô, Valérie. Je te dérange?

— Pas du tout, je suis en pause. Tu as l'air bouleversée. Qu'est-ce qui va pas?

— Ah, c'est à mon travail. Le p'tit jeune que j'ai entraîné il y a deux ans, il me pique mes meilleurs clients. J'aurais jamais dû partir aussi longtemps en congé de maternité.

— Le retour est pénible, hein? Je te comprends tellement. Chaque fois qu'on a un enfant, il faut se retirer, puis c'est vraiment dur de revenir!

— Mets-en ! Je capote.

Comme elle se sent enfin comprise, Alicia débite de nouveau son histoire, avec force détails, cette fois.



Les autocollants sont réapparus, exactement au même endroit qu'ils avaient été apposés la veille puis enlevés ; ils ont repris place juste dans les contours de la marque de colle qui ne s'est pas encore complètement effacée. Geoffroy se fâche : il devra de nouveau décoller, puis frotter là où les affichettes ont été replacées.

— Quelle perte de temps, marmonne-t-il, contrarié.

— Je sais... régler le problème, lance Assad, tandis qu'il rejoint son jeune patron.

— Ah oui ? Eh bien, dis-moi comment, parce que j'ai vraiment autre chose à faire que de me laisser niaiser par un cave.

— Je démissionne, annonce Assad avec de la fermeté dans la voix.

Geoffroy cesse de frotter. Il ne sait trop que répondre. Il se sent en colère contre ceux qui s'attaquent de façon anonyme à un homme qui n'a pas une once de méchanceté. Il inspire un bon coup, toujours silencieux, prenant le temps de réfléchir.

— Si moi, je suis plus là, eux, ils viendront plus, ajoute Assad, dans son français encore fragile, mais tout de même appris en un temps record.

— Ça serait la solution facile.

— Oui.

— Mais j'aurais honte de la choisir, Assad. Et puis j'ai pas mal de clients qui se plaindraient et qui me demanderaient tes petits pains. Oublie pas ça. Il n'est pas question que tu démissionnes pour quelques collants posés par des clowns. Vous ne gagnerez pas, les caves, crie-t-il à la volée, tandis qu'Assad, touché, reprend le chemin de sa cuisine, sa Bibi rousse dans son sillage.